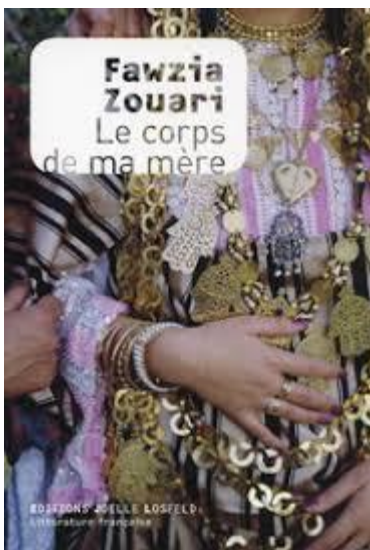


**Rattraper la mère, percer ses secrets
(sur *Le corps de ma mère* de Fawzia Zouari)***

**Lía Mallol de Albarracín
Universidad Nacional de Cuyo, Argentina**



La tunisienne Fawzia Zouari est la lauréate de l'édition 2016 du Prix des cinq continents de la francophonie. Elle avait déjà reçu une mention spéciale dans le cadre de ce prix, en 2003, pour le roman *La Retournée*. Créée en 2001 par l'Organisation Internationale de la Francophonie, cette distinction consacre un texte narratif de fiction (roman, récit, nouvelle) d'un écrivain témoignant d'une expérience culturelle spécifique qui viendrait enrichir la langue française ; elle a pour objectif de « mettre en lumière des talents littéraires reflétant l'expression de la diversité culturelle et éditoriale en langue française sur les cinq continents » (OIF). En 2016, le prix a été décerné à Fawzia Zouari pour son récit *Le corps de ma mère*, édité la même

* Zouari, Fawzia (2016). *Le corps de ma mère*. Clamecy: Gallimar. Coll. Littérature française / Joëlle Losfeld. 232 p. ISBN 9782072669774

année chez Gallimard en France (collection dirigée par Joëlle Losfeld) et aux Éditions Déméter pour l'édition tunisienne.

L'écrivaine est née en 1955 à Dahmani (ancienne Ebba, ainsi nommée dans son récit), près de Kef, au Nord-Ouest de la Tunisie, mais vit à Paris depuis 1979. Elle est Docteur en Littérature Française et Comparée de la Sorbonne. Elle a travaillé pendant dix ans à l'Institut du monde arabe avant de devenir journaliste à l'hebdomadaire *Jeune Afrique* au sein duquel elle continue à intervenir. Elle est l'auteure de plusieurs romans dont les premiers *La Caravane des chimères* (1998) et *Ce pays dont je meurs* (1999) ; ainsi que des textes divers (essais, interviews); ses derniers ouvrages étant parus en 2017 : *Douze musulmans parlent de Jésus* (témoignage de douze écrivains de culture musulmane autour de la figure de Jésus) et *J'avais tant de choses à dire encore* (entretiens avec l'anthropologue algérien récemment décédé Malek Chebel). En tant que romancière et éditorialiste, Fawzia Zouari témoigne de l'évolution de la cause des femmes dans son pays natal et partage avec le public son interprétation de l'actualité, notamment sur des questions féminines.

Le corps de ma mère entreprend le récit des derniers jours de sa mère tombée dans le coma dans le but de donner voix à la mère et communiquer ses secrets, d'essayer de la comprendre et, en même temps, de comprendre le monde qui l'entoure et qui évolue autour d'elle. Le livre s'organise en trois parties précédées d'un Prologue et suivies d'un Épilogue. Une présentation de l'écrivain algérien Boualem Sansal soutient que : « Fawzia Zouari nous livre un récit familial extraordinaire, shakespearien dans sa trame, son ampleur et son style dont on ne sort pas indemne. Le lecteur en est averti, le vertige le saisira, dès les premières pages il ne pourra échapper au désir, plein de risques, de tourner son regard sur lui-même et de s'interroger sur l'histoire de sa propre famille » (9). Les parties qui constituent le récit s'intitulent « Livre I. Le corps de ma mère », « Livre II. Le conte de ma mère », « Livre III. L'exil de ma mère ».

Dans le Prologue, l'auteure exprime son malaise face à l'impossibilité qu'elle ressent de parler de sa mère, alors qu'elle en a quand même besoin. Ce sont des pages qu'elle aurait voulu commencer à écrire immédiatement après le décès de sa génitrice mais rejetées pendant quatre ans pour des raisons telles que « la crainte de son jugement posthume, sa détestation [du] métier d'écrivain, l'enseignement de sa religion interdisant de lever le voile sur l'intime » (11) ; surtout le doute à propos d'un possible lectorat car l'histoire de sa mère est unique et personne ne pourra s'identifier à elle. Mais en 2011 la Révolution éclate en Tunisie et Fawzia Zouari laisse de côté tous ses prétextes :

elle court vers l'ordinateur afin de « rattraper la mère avant de la [lui] faire dérober » (13). Elle veut raconter sa mère et, avec elle, un siècle, des mœurs, des sentiments cachés –voire interdits-, un pays qui dégringole, la mémoire des anciens, bref : un héritage.

L'histoire commence donc avec le Livre I daté, à Tunis, du printemps 2007, au moment où la narratrice atterrit pour aller voir sa mère Yamnahospitalisée en étant dans le coma ; depuis le hublot de l'avion elle se revoit toute jeune séduite par le secret du corps voilé de la femme et de son attitude un peu froide envers ses nombreux enfants. Immédiatement après, la narratrice se transpose au présent, à l'hôpital, et le premier choc est de rencontrer Yamnacouchée « nue », c'est-à-dire exposant ses cheveux appauvris. Au long de cette première partie, la fille raconte surtout les semaines passées à l'hôpital, la rencontre avec toute la famille –même celle venue du désert, les bédouins- tout en essayant de dévoiler le passé de la vieille femme entourée d'une aura de mystère due au silence farouche dans lequel elle a toujours vécu, sous prétexte que « on peut tout raconter, la cuisine, la guerre, la politique, la fortune ; pas l'intimité d'une famille. C'est l'exposer deux fois au regard. Allah a recommandé de tendre un rideau sur tous les secrets, et le premier des secrets s'appelle la femme ! » (23) Cette première partie s'achève au moment où la narratrice, sur le point de faire un saut à Paris pour revoir son mari et ses enfants pendant que l'état de la mère n'évolue pas, est réveillée par Naïm la bonne qui vient lui raconter la vraie histoire de la vieille femme. Personne ne savait que Naïm était la seule à la connaître, sorte de gardienne de ses secrets, choisie exprès par Yamnapour les conserver comme on veille sur un trésor : « Écoute donc ! Toi qui es mes yeux des derniers jours et le témoin de mon exil. Je te fais don de mes récits comme j'ai toujours donné aux pauvres et aux malheureux. Et parce que tu as vu et soigné mon corps, tu es devenue mon ayant droit et mon héritière. Il était une fois ma vraie vie. » (80).

C'est ainsi que la deuxième partie correspond au récit de Naïm rapporté par la narratrice tout fidèlement. C'est la biographie de Yamna ; mais aussi l'histoire de sa famille (qui s'apparentait à Noë) : son père surnommé « le Lion de la Vallée » à cause de ses exploits sexuels, sa mère Tounèsqui mourante lors de son dernier accouchement lui a fait jurer : « Tu ne laisseras pas entrer sous ton toit une concubine, jamais ! » (97), ses frères et beaux-frères aussi –notamment ceux dont on ne parlait jamais ou même dont les enfants ne connaissaient pas l'existence. Tout en égrenant la biographie de la vieille femme et ses sentiments cachés (son enfance, son mariage, ses habitudes, ses vertus, ses craintes, ses paradoxes), comme si c'était la propre voix de Yamna qui résonnait –« *Ainsi raconta Yamna* », peut-on lire p.97, ou bien « Ainsi

parlait Yamna », p.224-Naïm retrace aussi l'histoire du village et du pays. C'est tout un siècle et une culture qui se déploient, avec leurs charmes et leurs difficultés, l'intimité de Yamna, des anecdotes, les us et coutumes de sa famille et de la petite société arabe d'Ebba. La bonne expose des informations et des situations jamais soupçonnées par les enfants de la femme mourante à l'hôpital. Le lecteur accompagne la fille dans la découverte des secrets de sa mère. Et elle conclut : « Lorsque, à l'aube, Naïma s'est tue, j'ai définitivement compris. Maman s'était appliquée à nous raconter des histoires en tout genre, sauf sa propre histoire ». (190).

La troisième partie révèle –toujours à partir des confessions de Naïma– les dernières années de la vie de Yamna amenée habiter à la capitale par ses filles et arrachée alors à ses racines. Atteinte par la cécité et par une apparente débilité mentale à cause de l'âge avancé, la vieille femme se permet de tout dire dans un langage grossier et choquant que tout le monde rejette et qui met à l'abri ses plus sombres sentiments. Elle ne veut toujours pas dévoiler son intériorité, elle ne veut toujours pas faire don de sa véritable histoire à ses enfants. Elle cache la tristesse de se voir vieillir loin de son village natal derrière des propos incohérents et des gestes obscènes. Mais Naïma déclare à son interlocutrice : « Elle faisait semblant parce qu'elle n'était pas heureuse ici » (191). La narratrice comprend : « L'oubli, c'était une ruse » (192) ; « Maman se soignait ainsi de l'exil. Et aucun de ses enfants ne s'en doutait » (201).

Si Yamna avait su cacher ses douleurs et ses regrets tout au long de sa vie, elle continuait de camoufler ses pensées, ses sentiments et ses désirs en les déguisant –telle une sorte de vengeance– en folie devant les enfants et petits enfants qui l'avaient obligée de quitter sa maison : « Eh, oui ! N'en déplaise à ses filles, il n'y avait ni folie ni oubli dans ce que disait Yamna. Elle n'avait rien perdu de sa mémoire mais simplement décidé de séparer son corps de son esprit, de vivre dans son village tout en étant ailleurs » (213). En même temps, elle dissimulait toujours afin de ne permettre à personne de dévoiler son intimité : « Alzheimer, disent ses enfants ! Ces idiots n'ont pas compris qu'elle usait à leur adresse de propos incohérents pour les tenir à distance, comme jadis elle usait de ses contes pour ne pas se faire questionner sur ses secrets ! » (214).

L'Épilogue raconte l'enterrement de Yamna et met en évidence le désarroi de la narratrice qui chancelle devant ses racines arabes et sa vie occidentale ; la mort de la mère éveille ses réflexions sur le passé, la séparation, les mystères longtemps voilés et dont elle est maintenant la seule héritière. Ceci lui pèse lourd et malgré la logique de désapprobation de la famille, et à défaut

de pouvoir en parler, elle décide d'écrire pour permettre à sa mère de continuer à vivre. En verbalisant ses pensées, Zouari empêche la mort de lui dérober la mère et son siècle et sa cosmovision avec elle. « De sorte que, aujourd'hui, pour moi, maman n'est pas morte. Je peux toujours l'invoquer, exactement comme elle invoquait les esprits. Dans ces moments-là, quand je me concentre bien, elle m'apparaît tout entière. Et je me vois en train de lui demander pardon pour avoir transporté sa mémoire jusque sous les toits de France et l'avoir couchée dans la langue étrangère » (231).

L'auteure se demandait auparavant comment parvenir à exprimer en français une femme arabe, une histoire, un monde, des sentiments intraduisibles. Pourtant, le besoin de saisir le corps de la mère et de comprendre ses secrets lui permettent de développer « un récit exutoire » (Nadia Lamlili) qui nous éprend par la beauté des mots et des images. Les métaphores y règnent soutenant le ton méditatif et mélancolique, adoucissant la cruauté de certains mots ou de certains sentiments, et embellissant l'émerveillement qui surgit au contact d'une réalité enfin dévoilée. Zouari dira : « Ce sont les mots qu'elle m'a laissés en héritage, à son corps défendant. » (14).

L'apparition de ce nouveau livre de Fawzia Zouari a immédiatement été célébrée par la critique et le marché éditorial. En effet, il s'agit sans doute d'un récit de qualité, vivement recommandé, séduisant au niveau de l'anecdote et plein de charmes au niveau du langage sincère et poétique. Nous avons affaire à une prose imagée et musicale qui déploie toute sa fascination malgré les tabous et les bouleversements qu'elle se doit d'exprimer. Nous, lecteurs, nous sommes charmés tout comme la narratrice elle-même : « Des corbeilles de jeunes filles sont sorties accueillir le printemps comme il se doit dans la région. L'herbe craque sous leurs pas et le vermillon des coquelicots badigeonne les sillons. Toute la beauté de la nature me saute aux yeux, en contrepoint de l'imbécile cours des choses qui ne se soucie point de la mort des mamans » (229).